

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 18

Artikel: A propos du centenaire de la mort de Joseph Haydn : (1er avril 1732 - 31 mai 1809)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068823>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Organe officiel de l'Association des musiciens suisses, pour la Suisse romande.

SOMMAIRE : *Aux Lecteurs.* — *A propos du centenaire de la mort de Joseph Haydn : Autrefois... Aujourd'hui.* — *La Fête cantonale des Chanteurs vaudois,* GEORGES HUMBERT. — *La musique en Suisse : Suisse romande ; Suisse allemande.* — *La musique à l'Etranger : Allemagne,* MARCEL MONTANDON ; *Belgique,* MAY DE RÜDDER ; *Italie : Ippolito VALETTA.* — *Communications de l'A. M. S.* — *Echos et Nouvelles.* — *Nécrologie.* — *Bibliographie.* — *Calendrier musical.*

Aux Lecteurs

Un grand nombre de personnes qui s'intéressent à la « Vie Musicale » insistent auprès de nous, pour que sa publication ne soit pas interrompue en été, comme par le passé. D'autre part, l'été nous tient en réserve des festivités artistiques de tous genres et l'organisation de plus en plus hâtive de la saison prochaine réclame notre attention. En conséquence, nous sommes heureux de pouvoir annoncer que, pour tenir compte dans la mesure du possible de ces vœux et de ces exigences,

la „Vie Musicale“ paraîtra les 15 juin, 15 juillet, 15 août 1909.

L'exercice 1909-1910 commencera à la date du 15 septembre 1909, à partir de laquelle nous paraîtrons de nouveau le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

A propos du centenaire de la mort de Joseph Haydn.

(1^{er} avril 1732—31 mai 1809.)

Autrefois.... Aujourd'hui.

Né à Rohrau sur la Leitha, Franz-Joseph Haydn fut le deuxième des douze enfants d'un pauvre charron. Son père, grand amateur de musique, l'initia de bonne heure aux mystères de la langue des sons, mais c'est à Vienne que se forma son talent, que s'épanouit sa jeune âme de musicien. Laissons Michel Brenet⁽¹⁾ nous raconter en son langage charmant ce que la capitale autrichienne fut autrefois pour le petit « Sepperl », — nous verrons ensuite comment cette même ville de Vienne accueillit et célèbre aujourd'hui la mémoire du « grand » Haydn.

¹ MICHEL BRENET, *Haydn*, dans « Les Maîtres de la musique », F. Alcan, éd., Paris.

« Il était dans sa huitième année lorsqu'il prit le chemin de Vienne.

Une maîtrise de cathédrale, dans la capitale de l'Autriche, ne différait guère alors que par le répertoire des institutions analogues de notre vieille France. Là-bas, comme chez nous, un petit nombre d'enfants, quatre, six, huit au plus, choisis en raison de leurs capacités vocales, vivaient en commun sous la garde d'un maître, et recevaient, en échange de leurs fréquents services au chœur, des leçons de catéchisme, de langue latine et de chant. Tantôt en qualité d'élèves, tantôt en celle de maîtres, presque tous les compositeurs de l'ancien régime ont traversé les maîtrises, catholiques ou protestantes, qui ont été les serres chaudes où s'est ouvert et développé leur génie.

L'un des commentateurs du grand Bach a été en droit de dire que l'auteur des *Cantates d'église* dut en majeure partie son adresse de combinaison des voix à l'exercice du métier d'enfant de chœur¹ : le séjour de Haydn à la cathédrale viennoise, en lui faisant acquérir l'habileté dans le chant et en l'accoutumant aux formes du style polyphonique, fixa dans son esprit les principes essentiels du développement mélodique et de la future construction du quatuor instrumental.

Ce fut surtout pratiquement et à cause de sa participation quotidienne aux exécutions, que le jeune musicien profita de son séjour à Saint-Etienne ; car le maître de chapelle en titre, celui qui l'avait engagé, Reuter, s'occupait très peu de lui, non plus que de tous ses élèves.

C'était un homme affairé et très en vue depuis qu'en 1740 l'Empereur l'avait anobli. Né à Vienne en 1707, élève de son père auquel il avait succédé, il écrivait sans relâche les opéras, les cantates dramatiques, les sérénades, les messes, les oratorios, les motets que réclamait son triple service de « compositeur de la cour », de maître de chapelle de Saint-Etienne, et, plus tard, de maître de la chapelle impériale. Depuis la mort de Fux, Reuter était dans la monarchie autrichienne le prototype du musicien officiel. M. Stollbrock, son biographe, l'a facilement justifié du reproche de n'avoir pas pris en main l'éducation de Haydn² : il avait bien d'autres choses à faire que d'enseigner le solfège, le plain-chant, l'exécution musicale, à des enfants, et l'usage l'autorisait à déléguer ses pouvoirs à quelques membres expérimentés du chœur. Son tort fut de ne pas deviner chez Haydn, des facultés exceptionnelles, et de le traiter sur le même pied que les autres petits chantres : là aussi, il a des excuses, car dans toutes les maîtrises abondaient les enfants bien doués, dont il s'agissait de faire le plus vite possible d'utiles chanteurs, et qui ne dévoilaient pas toujours avant leur sortie des capacités plus hautes.

Un sous-chantre, Adam Gegenbauer, qui était aussi violoniste et copiste, et un ténor, Ignaz Finsterbusch, personnage « élégant », amateur de tableaux, d'armes turques et d'habits à boutons d'argent, furent donc les deux maîtres de Haydn, et lui apprirent à chanter et à jouer un peu du clavecin et du violon. Leurs leçons furent sommaires, à tel point que Haydn, sur ses vieux jours, assurait n'avoir pas eu de « véritables maîtres », et s'être formé surtout en écoutant, lisant et observant toutes choses. Le désir qui de bonne heure

¹ W. RUST, cité par A. Pirro, *l'Esthétique de J.-S. Bach*, p. 402.

² STOLLBROCK, *Leben und Wirken des kk. Hofkapellmeisters J.-G. Reuter junior*, dans *Vierteljahresschrift für Musikwissenschaft*, 8^e année, 1892, p. 198.

s'était emparé de lui, d'écrire de la musique, n'avait reçu ni direction, ni encouragement. L'enseignement à Saint-Etienne ne comportait aucun cours théorique, et Reuter, ayant un jour jeté les yeux sur le manuscrit d'un *Salve Regina* que l'enfant, avec la puérile audace d'un collégien rimant une tragédie, venait de composer à douze voix, ne fit qu'en rire, et renvoyer le « sot garçon » aux éléments de son art.

Le répertoire devait donc servir à Haydn d'enseignement par l'exemple. Ce répertoire, aussi mélangé qu'étendu, était formé des œuvres de Reuter et de celles de son père, le premier Georges Reuter (1656-1738), de celles toutes classiques de Johann-Joseph Fux (1660-1741), et de l'abondante production des compositeurs d'origine ou de culture italienne, qui avaient vécu à Vienne ou s'y trouvaient encore pourvus de charges officielles : Caldara (1670-1736), le plus fécond de tous ; Matteo Palotta, de Palerme (1689-1758) ; Giuseppe Bonno (1710-1788), récemment venu de Naples, où un subside impérial lui avait facilité ses études. Par douzaines, les messes, les *Te Deum*, les motets de ces infatigables musiciens s'accumulaient sur les pupitres du chœur ; quelques-uns étaient encore écrits *a cappella* ; la plupart requéraient un accompagnement d'orchestre. Presque aucun n'a survécu, presque aucun n'a traversé les frontières autrichiennes. Des publications récentes ont seul tiré de l'oubli le grand talent scolastique de Fux, dont la *Missa canonica* était une merveille d'« écriture » : si le petit Sepperl y chanta jamais sa partie, ce dut être pour lui la révélation des beautés austères dont peuvent s'envelopper les théorèmes contrapuntiques.

La municipalité de Vienne subvenait avec une si ingénieuse économie aux frais de nourriture et d'entretien des enfants de chœur de Saint-Etienne, qu'elle jugeait opportun de leur permettre de temps en temps d'aller gagner au dehors un repas plus substantiel ou quelques pièces de monnaie, soit comme chanteurs, en participant à des fêtes musicales, soit comme aides de cuisine, en s'enrôlant parmi les serviteurs d'un banquet ; et comme, dans le premier cas, le programme se composait de « sérénades », ou cantates profanes, et que, dans le second, l'usage voulait que tout diner d'apparat fût accompagné d'une « musique de table », les enfants faisaient connaissance avec les genres divers de compositions profanes. Peut-être fut-ce en courant, les bras chargés d'assiettes, de l'office à la salle à manger, dans le palais de quelque grand seigneur, que Haydn entendit pour la première fois un orchestre jouer des menuets, des ouvertures et des symphonies.

Une preuve de ses bons services au chœur de Saint-Etienne pourrait être cherchée dans le fait qu'en 1745 son jeune frère, Johann-Michael, fut admis à venir l'y rejoindre ; il possédait une voix étendue et se montra assez studieux pour devenir après peu de mois de présence, l'un des suppléants de l'organiste.

Les deux Haydn passèrent ensemble près de trois ans à la maîtrise. Puis arriva pour Joseph le moment de la mue, qui rendait son départ inévitable. De toutes les historiettes contées à cette occasion, — queues de perruques coupées, et autres espiègleries, punitions infligées, auxquelles le jeune homme se serait dérobé par un départ subit, nous ne retiendrons que l'indication de son caractère enjoué, taquin, rieur ; ce sont des traits que l'on verra persister chez lui jusqu'à la vieillesse, et qui expliquent beaucoup de ses mélodies.

De quelque façon d'ailleurs qu'il fût sorti de la cathédrale, le fait demeure qu'à dix-sept ans, au mois de novembre 1749, il se trouvait jeté sur le pavé de Vienne, et à peine mieux pourvu de talent que de numéraire : car, sans voix, que lui servait son habileté de chanteur ? Le peu qu'il avait appris du jeu des instruments ne le mettait pas en état de se faire employer nulle part. Sa « vocation » de musicien était pourtant assez solide, son humeur assez courageuse, ses habitudes assez frugales, pour lui faire accepter gaiement un mariage avec la pauvreté, — sa compagne depuis l'enfance.

Le sort, qui avait mis à Hainburg Reuter sur son chemin, devait lui procurer encore plus d'une heureuse rencontre. La première fut celle d'un chanteur de paroisse, Spangler, qu'au matin d'une nuit passée « à la belle étoile », Haydn reconnut en passant. Ce « confrère » n'était lui-même qu'un pauvre diable ; marié, et père de famille, il avait cependant un domicile où il accueillait l'ex-enfant de chœur ; et celui-ci, assuré de dormir à couvert, sinon de diner tous les jours, se mit à regarder autour de lui vivre la grande ville.

Il n'était dès lors, dans toutes les contrées de langue allemande, point de cité si aimable, si joyeuse, et si musicale, que Vienne. A cinquante ans de là, Reichardt devait la déclarer la seconde capitale de la musique, Paris tenant le premier rang. Il fondait son jugement sur l'affluence des compositeurs et des virtuoses célèbres, sur le nombre et l'importance des établissements publics, théâtres, concerts, maîtrises, qu'il avait remarqués en France ; en étudiant les choses de plus près, le voyageur prussien se serait aperçu que, des deux villes, Vienne était celle où la musique comptait le plus de fidèles et se mêlait le plus intimement à la vie de la nation. Haydn, en 1749, y pouvait trouver jusque dans les plus humbles milieux sociaux une atmosphère saturée de musique, où sa carrière allait se dérouler en remontant, pour ainsi dire, des « grands fonds » inconnus jusqu'à la surface brillante de l'océan artistique. Nulle marche n'était plus conforme à ses dons naturels. Né du peuple et lui appartenant jusqu'aux moelles, il s'y replongeait au sortir de Saint-Etienne, comme un jeune arbre reporté de la serre à son sol nourricier. Les échos qui lui arrivaient des musiques à la mode n'étaient que des bouffées échappées par des fenêtres entr'ouvertes : le fumet d'un régal auquel il n'était pas convié, et qui l'eût peu réconforté, car non seulement les cercles aristocratiques de Vienne ne goûtaient guère que les œuvres brillantes et vides de l'école napolitaine, mais, de plus, le dilettantisme y sévissait sous la forme aiguë de la composition d'amateur. Un souverain, un seigneur pouvaient-ils mieux manifester leur bienveillance à l'égard de la musique, qu'en la cultivant eux-mêmes ? L'empereur Charles VI, dont la mort survint l'année même de l'admission de Haydn à Saint-Etienne, avait suivi l'exemple de Ferdinand III, de Léopold I^{er} et de Joseph I^{er}, et composé des *Miserere* avec orchestre¹. Sa fille, Marie-Thérèse, ne poussa pas jusque-là l'éducation des archiducs et des archiduchesses, mais elle eut soin de leur faire acquérir, par les leçons de Wagenseil, de Joseph Steffan, de Wenzel Pürck, de petits talents d'exécution. Les finances débilés de la monarchie y trouvaient leur avantage, car c'étaient des spectacles

¹ Les *Musikalische Werke der Kaiser Ferdinand III, Leopold I und Joseph I* ont été publiées en 2 vol. in-folio, chez Artaria, à Vienne, en 1892, par les soins de M. Guido Adler.

fort économiques, que ceux où tous les rôles se distribuaient aux membres de la famille régnante et à leurs familiers.

Le public viennois, qui ne pénétrait dans la salle de l'opéra italien, au « théâtre du château », que les jours d'« entrée libre », où se célébrait la fête de l'impératrice ou de l'empereur, trouvait au « théâtre près la porte de Carinthie » des spectacles en langue allemande, mêlés de comédie, de musique, de farces improvisées, et, sur de petites scènes populaires, en carnaval, des bouffonneries et des pièces de marionnettes.

Depuis 1750, il y eut dans la salle du « château » des « Académies musicales » imitées des séances du « Concert spirituel » de Paris, célèbres dans toute l'Europe ; bientôt s'y ajoutèrent celles d'une entreprise analogue, dans le local *Zur Mehlgrube* ; et l'on vit d'autres concerts, plus modestes, se multiplier dans les auberges, dans les jardins et dans les rues. Dès lors, on pouvait dire de la capitale autrichienne ce qu'en ont écrit les voyageurs modernes, que « nulle part les foules ne sont plus joyeuses et ne savent mieux s'ingénier pour les amusements », et que, aux heures où cesse le travail, les maisons, les rues, les parcs deviennent « un immense lieu de bals ou de festins ». Au temps de Haydn, les « sérénades » surtout étaient si bien entrées dans les mœurs, que pendant la belle saison, il se passait peu de soirées sans que quelques carrefours ne retentissent de musique instrumentale ou de chœurs, exécutés en guise de compliments à l'adresse des habitants d'une maison, soit aux frais d'un bourgeois désireux de faire une politesse ou de souhaiter une fête, soit par l'initiative directe des musiciens toujours assurés de recevoir en vivres, boissons ou monnaie, le léger salaire attendu.

Se joindre à de petits orchestres de sérénades et battre avec eux chaque soir le pavé de la ville, un violon à l'épaule, était un métier suffisant pour nourrir à peu près son homme ; Haydn en vécut l'été, à la manière des cigales, et, l'hiver, servit par son jeu et par la composition de menuets, le répertoire des « redoutes » et des tavernes.

Dans le galetas où Spangler lui donnait asile, il pouvait faire, cependant, d'inquiètes réflexions. Continuer indéfiniment cette vie de ménétrier, n'était pas chose admissible. Regagner Rohrau, où ses parents élevaient à grand-peine leur nombreuse famille, apparaissait comme une solution moins raisonnable encore. Sa mère l'engageait à entrer dans l'état ecclésiastique, et, quoiqu'il s'y sentit médiocrement porté, il songeait à prendre l'habit des Servites, — un ordre fondé à Florence, vers 1232, en l'honneur de la Vierge Marie, et dont les derniers monastères subsistaient au XVIII^{me} siècle en Autriche et en Italie¹. — Au dire de ses biographes, il appréciait surtout dans cette « vocation » la certitude « d'avoir à manger tous les jours » ; il est probable qu'il y entrevoyait aussi la possibilité de continuer dans le cloître ses études musicales ; non seulement il pouvait devenir l'organiste ou le maître de chœur d'un monastère, mais les exemples abondaient de religieux ayant acquis comme compositeurs ou comme théoriciens, une renommée étendue et durable².

¹ Les Servites n'avaient fait que passer en France, où leur robe les avait fait surnommer les *Blancs Manteaux*.

² Le plus célèbre était le P. Martini, alors « l'Oracle de l'Europe » en matière de théorie musicale. Haydn pouvait avoir entendu vanter aussi les œuvres et les leçons du P. Czernohorsky, longtemps maître de chapelle à Prague.

Un élan de piété conforme à de telles préoccupations décida Haydn à suivre, au printemps de 1750, des pèlerins qui se rendaient au sanctuaire de Mariazell, en Styrie¹. Se présentant hardiment au moine chargé de la direction du chœur, il voulut mettre sous ses yeux diverses pièces de chant qu'il avait composées et qu'il ambitionnait de pouvoir interpréter lui-même à la chapelle; mais le religieux, trop souvent importuné de requêtes intéressées, eut bientôt fait de l'éconduire en répondant que l'on voyait venir de Vienne assez de vagabonds, prétendus musiciens, qui ne savaient pas le premier mot de leur métier. Résolu coûte que coûte à réaliser son rêve, Haydn employa la ruse. A l'heure de l'office il se glissa dans le groupe des chanteurs, supplia l'un d'eux de lui céder un instant sa partie, et lança sa voix au milieu du chœur de façon si sûre et si imprévue, que le prieur la remarqua et voulut connaître le musicien; il lui donna pour récompense la permission de vivre toute une semaine à la table des religieux et de faire une collecte qui lui procura les moyens de rentrer allègrement à Vienne.

De meilleurs jours se levaient pour lui. Au moment où lui manquait l'hospitalité de Spangler, qui avait changé de logis, il obtint d'un marchand passementier, son ami, le prêt sans intérêts ni délai de cent cinquante florins. Installé dans une chambre à lui avec « un clavecin rongé des vers » et quelques cahiers de musique, il se trouva bientôt « le plus heureux des hommes », et traduisit sa joie de vivre en œuvres musicales. »

* * *

S'il eut une enfance obscure et difficile, le maître toujours jeune de la symphonie mourut chargé d'ans et de gloire, — bien plus, il vient de ressusciter, plus vivant et plus jeune que jamais, dans les superbes fêtes organisées en son honneur, sous l'excellente direction de M. le prof. Dr Guido Adler.

Bornons-nous à écouter aujourd'hui cette voix autorisée entre toutes, puisqu'aussi bien nos lecteurs connaissent déjà le programme de toutes ces festivités, programme qui fut suivi au pied de la lettre et n'offrit guère d'imprévue que la participation frondeuse de l'impayable bourgmestre Dr Lueger. Donc, au cours de la grande assemblée de fête où furent exécutées quelques-unes des œuvres caractéristiques du maître (première et dernière symphonies, etc.), M. le prof. Dr Guido Adler parla en termes éloquents et précis que la *Nouvelle Presse Libre* résume comme suit :

« Dans la triade classique viennoise, Haydn parut le premier. Son œuvre est encore aussi vivante que celles de Mozart et de Beethoven. Il put développer son art à Vienne, car il y entendit « les choses les plus belles et les meilleures dans tous les genres ». Il lutta constamment au milieu des privations les plus dures et des efforts les plus persévérants. Il lui fallut cinquante années pour arriver au point où il croyait avoir atteint ce qu'il rêvait depuis si longtemps, ce « mode tout nouveau et tout personnel » comme il le dit lui-même, qui se révéla au monde étonné dans les quatuors d'archets de l'année 1781. C'est dans le quatuor et dans la symphonie qu'il prit la plus grande part à l'évolution musicale, et c'est maintenant seulement que nous apprenons à connaître les luttes soutenues par lui, maintenant que nous com-

¹ On a publié sur ce pèlerinage un petit volume intitulé : *Maria-Zell in Steiermarkl. Entwurf einer Monographie des berühmten Wallfahrtsortes*, par H. ROGL, Vienne, 1903, in-huit.

prenons ses paroles : « Ce que je suis est uniquement l'œuvre de la nécessité la plus pressante ». Il est vrai que sa situation fixe dans la maison des princes Esterhazy lui permit de se livrer à toutes sortes d'expériences avec son orchestre et ses chanteurs.

Plus d'une de ses œuvres est restée imparfaite. Parti du style galant, il sut, en s'appropriant les formes et les procédés de la polyphonie, réaliser cette écriture musicale dans laquelle une voix, tantôt supérieure, tantôt inférieure, domine sans doute, mais sans empêcher les autres parties de l'ensemble de prendre une part très active à l'élaboration de l'œuvre par le développement des motifs. La joie tout ensoleillée que respire son être, sa vivacité, son humour dominant son œuvre, mais on y perçoit parfois la mélancolie, la douleur, la lutte, la méditation, voire même quelque chose de démoniaque. Néanmoins, c'est toujours sur une impression de bien-être et de contentement que s'achèvent ses œuvres, car son but est de relever par le moyen de l'art tous ceux qui sont travaillés et chargés. Plus d'une de ses œuvres est issue du lied enfantin, et voici, l'homme chargé d'expérience éveille des sentiments de candeur et de naïveté. Ici, sa musique est tout imprégnée de douceur ou d'un sentiment à la fois intime et profond ; là, elle a quelque chose d'hymnique. La crainte de Dieu s'est changée en lui en une joie confiante et sereine. C'est par l'amour et la bonté qu'il cherche à exprimer la divinité. Il chante les louanges du Créateur et l'amour du prochain. L'idéal d'une humanité libre se dresse devant ses yeux. Dans toutes ses œuvres, c'est la mélodie qui l'emporte, refoulant même l'élément dramatique dans les ouvrages destinés à la scène. En tant que penseur et poète en musique, il estime que l'œuvre instrumentale doit être compréhensible par elle-même, indépendamment de tout texte explicatif. Il veut exprimer dans ses ouvrages cycliques des « caractères moraux », sans toutefois passer dans le domaine de la musique à programme. Il est un de ceux qui pénétrèrent les premiers les mystères de l'art instrumental, même dans les tableaux de nature où il se révèle observateur attentif et délicat des phénomènes extérieurs. Sa musique est toute nature et toute vie, et ce que Rousseau attendait de la Nature, Haydn et les autres classiques viennois l'ont réalisé par leur art.

Le chant populaire autrichien est la source principale d'où découle l'art de Haydn. L'air allemand, tel qu'il s'est formé spécialement sous l'influence du tempérament viennois est au centre même de son inspiration. Aussi fut-ce du plus profond de son cœur qu'il entonna ce lied que l'on a désigné depuis, à bon droit, comme un « Hymne populaire » et que l'Allemagne elle-même considère comme un chant national. Ce chant, le vieux Haydn le redisait chaque jour, comme une prière. En le chantant à notre tour, nous nous rappellerons les derniers jours du grand musicien Franz-Joseph Haydn et nous rendrons hommage en même temps à l'auguste protecteur de cette cérémonie, S. M. A. I. R. l'empereur Franz-Joseph I^{er}. »

* * *

L'hommage rendu au vieux maître est comme un engagement solennel de donner toujours à son œuvre la place qu'elle mérite dans notre vie musicale. Une édition monumentale en cours de publication facilitera la tâche des musiciens. Puissent-ils se sentir tous vivifiés par cette musique où resplendit la Vérité, où souffle un air pur qui ne peut venir que des Hauteurs.